

Eric VOLANT, *Le jeu des affranchis, confrontation Marcuse-Moltmann*. (Héritage et projet, 18). Montréal, Fides, 1976, 369 p.

«Cette collection regroupe des ouvrages se situant à deux niveaux d'écriture : un niveau de rigueur scientifique en des champs de recherche qui correspondent aux requêtes de la société et de l'Église contemporaines; un niveau de vulgarisation rendant accessibles à un assez large public des matériaux et un contenu de réflexion théologique substantiels et pertinents». Voilà le beau projet, annoncé en face du titre. Disons tout de suite que cet ouvrage répond pleinement à ces exigences difficiles. C'est en outre un livre que excelle par la clarté et la qualité d'exposition. Ce qui frappe surtout c'est la manière de dire et la complaisance que l'auteur y trouve. On entend le professeur qui, après avoir soigneusement scruté ses auteurs, fait progresser méthodiquement son cours dans des dyptiques successifs symétriques et didactiques. Il annonce les thèmes, expose savamment ses concordances, récapitule l'essentiel vers la fin de chaque leçon et dispose en points distincts ce qui fut analysé plus amplement dans le corps de son discours.

Quelqu'un qui devrait donner un cours sur «les questions actuelles» ne pourrait mieux faire que d'imposer la lecture de ce livre à ses élèves et de le discuter en classe par après. Car c'est avant tout un livre ouvert sur le monde futur et sa vérité.

Ce mot d'ouverture indique la force et la faiblesse du livre. Sa force : par l'ouverture sur l'actualité et l'avenir de ce monde. Car la littérature théologique et philosophique d'aujourd'hui est constamment prise en considération; la situation actuelle de notre siècle, ses menaces et ses promesses, ses craintes et ses espoirs sont analysés; le nouveau, le réel et le vrai apparaissent au grand jour. Eric Volant le fait en employant trois sources : Marcuse, Moltmann et — en sourdine — sa propre conception du christianisme, un christianisme à caractère réaliste. Il a beaucoup lu et bien lu ses auteurs, avec beaucoup de sympathie (ce qu'ils méritaient d'ailleurs). C'était une trouvaille d'instituer une concordance entre Marcuse et Moltmann, des penseurs qui travaillent sur des thèmes disparates, mais qui suivent des voies ressemblantes et qui ont des vues convergentes pour les temps futurs. Le tout débouche sur une œuvre de théologie de la culture, pleine d'intérêt et d'espérance.

Mais la faiblesse se cache dans cette même ouverture : parce que l'ouverture ne prend pas assez position. L'auteur qualifie d'ailleurs lui-même son analyse (p. 311) «notre analyse critique... a été sans doute discrète en ce qui concerne notre pensée personnelle». Sa critique est trop timide. Car il ose affirmer (p. 343) qu'il faudrait approfondir davantage la question que la religion est surtout expression de la joie et anticipation de l'avenir; sans voir que là se trouvait la véritable tâche de son livre.

Sa critique est trop rapide. Car il doit déclarer à l'avant-dernière page (344) «qu'il faudrait parvenir à une notion précise du jeu», après avoir étalé au 6^e chapitre les implications théologiques du jeu! Que la praxis doit devancer la théorie (p. 345) n'est pas une excuse pour un travail de théologie prospective.

Un peut remarquer le même mélange de force et de faiblesse dans le sixième chapitre. L'auteur y expose son programme : il veut amorcer une théologie du jeu, un plaidoyer en faveur d'une ludisation ou d'une érotisation de la théologie et de la vie. On peut évidemment apprécier la tentative de chercher des perspectives nouvelles dans le trésor de la foi, de traduire l'évangile dans des catégories nouvelles, de nouer un dialogue qualifié avec les grands penseurs de notre génération. Néanmoins on reste sceptique devant cette tentative. Où se trouve sa base? On peut faire en sorte que les paroles bibliques disent tout ce qu'on veut. Mais une œuvre scientifique doit avoir son propre point de vue, sa bonne méthode d'interprétation, son herméneutique. Elle doit aborder les lieux théologiques d'une manière qualifiée et sûre, qui sait se porter garante des résultats obtenus. Or cette herméneutique est absente dans les pages quasi prophétiques du sixième chapitre. Et puis : qu'est-ce qu'il comprend par «Éros»? Il ne suffit pas de donner une définition qui n'aura pas d'influence sur ce qui suit (ou précède). Et encore : le sens du terme «esthétique» reste ambigu dans tout le livre. Enfin il faut dire que le chapitre central, le cinquième, est certainement le plus faible dans sa partie la plus importante, c'est-à-dire : là où il expose la théorie de Moltmann sur la révolution dans la révolution. Et à notre avis, la courte critique que E. Volant en donne (p. 306) ne porte pas.

Malgré ces remarques, je répète que j'ai apprécié beaucoup ce livre intéressant et bien écrit. Mais la règle du JEU, cher confrère, 'est d'offrir, une rose et d'y cacher quelques épines.

R. SMETS, O. Praem.